

« Calme-toi ! Je comprends rien à ce que tu me dis ! »

De l'autre côté du téléphone, et de l'autre côté de la mer, il l'imaginait : défaite, inquiète, serrant son fils contre elle, à moins qu'elle se soit planquée de lui pour passer cet appel et ne pas montrer sa trouille au petit garçon.

Le marin quitta le pont du cargo : dans la noirceur alentour, le souffle et les grondements de la Méditerranée sonnaient plus puissamment encore que sous le ciel bleu. Le quadragénaire avait laissé ses écouteurs dans sa cabine : il peinait à entendre son interlocutrice. Il alla se retrancher dans le silence des salons fauteuils. À cette heure, hormis les ronflements des passagers et le vrombissement sourd des moteurs, il n'y avait plus de bruit à bord. À l'intérieur, il pourrait tenir cette conversation dans le calme.

Recroquevillé contre la paroi de métal, la main en creux pour enfermer sa propre voix dans un cornet, il

parla de son ton grave : « Redis-moi ça tranquillement, ma belle... »

Dans son oreille, le souffle était court, la respiration hachée. Angelica reprit, à peine plus sereine :

« Fab, ça craint ! Ils sont juste là, putain !

– Qui ça *ils* ?

– J'en sais rien, moi, qui c'est, et je m'en fous !

Bordel, Fab, ça tire encore ! De tous les côtés ! »

Elle était au bord des larmes. Il poursuivit à voix basse :

« T'es chez toi ?

– Oui !

– Ça vient de ta rue, t'es sûre ?

– C'est juste à côté, j'te dis ! Je t'appellerais pas, sinon ! Fab, j'ai peur !

– Ça va aller Angie. Ils sont pas là pour toi, tu sais bien.

– Mais c'est juste de l'autre côté du mur !

– Écoute-moi : va dans la salle de bains. Enferme-toi. Prends Charlie avec toi.

– Il dort dans son lit.

– Encore mieux ! Elle ferme à clé, sa chambre, si je me rappelle bien. Alors, verrouille bien ta porte d'entrée, éteins tout dans l'appart et rejoins-le. Il dort, il est tranquille. Ne le réveille pas, d'accord ? Tout va bien aller, t'inquiète pas... »

Elle répondit d'un *Mmmmb* pas vraiment convaincu. Il la savait solide et pas farouche. L'entendre ainsi

effrayée était bel et bien préoccupant. Le danger était indubitablement à sa porte. Fab poursuivit pourtant d'une voix posée, espérant que les battements précipités de son propre cœur ne seraient pas perceptibles. Depuis le bateau, au beau milieu de rien, entre Marseille et Bastia, il ne pouvait rien faire d'autre que tenter de la rassurer :

« T'inquiète pas, ma belle. Chez toi, vous ne risquez rien. Reste avec ton fils, dans le noir, sans faire de bruit. À mon avis, les types dehors ne savent même pas que vous êtes là. Quand ils auront fini, ils partiront. »

Fab tentait de deviner ce qui se passait là-bas, dans le petit logement de la rue Vincent-Leblanc. Silencieusement, il enrageait : si maintenant ça canardait même à la Joliette ! Même en plein Marseille ! Lui-même gagné par l'émotion, il s'était relevé du fauteuil et faisait maintenant les cent pas sur la moquette rouge du salon supérieur.

« T'es toujours là ? Angie, ça va ? » demanda-t-il à son amie, étonnamment silencieuse.

Il l'imagina : une mère de quarante-trois ans, terrée comme une enfant dans un coin de la petite chambre, peut-être accroupie au pied du lit, retenant sa respiration haletante, soucieuse de ne pas troubler la sérénité du gosse toujours endormi. Comme à une bouée, elle s'agrippait à son téléphone, les yeux agrandis par l'angoisse, les oreilles aux aguets. Sa réponse ne fut qu'un chuchotement étouffé :

« Mieux... »

Le silence épaisse encore davantage la distance entre eux. Elle reprit bientôt, moins bouleversée :

« Merci Fab. Ça va, je crois... Je les entends plus. Dis... tu rentres quand ?

– J'arrive à Bastia dans quelques heures. On a la journée sur place et on appareille en fin d'après-midi, comme d'habitude. Je serai à Marseille demain matin, à sept heures. Je passerai directement chez toi. C'est bon ?

– C'est bon. Merci Fab.

– Ça canarde plus ?

– Non. C'est fini, je crois. C'est les pompiers que j'entends, maintenant. Bouge pas, je vais voir... »

Dans le micro, des bruissements : certainement devait-elle se relever, sortir à pas feutrés de la chambre pour aller coller son œil aux fenêtres du salon. Un grincement et, bientôt, elle expliqua :

« Je vois mal à travers le volet, mais on dirait bien les gyrophares des secours.

– Ou des flics...

– Faudrait que j'ouvre pour savoir.

– Laisse tomber. Va border Charlie et mets-toi au lit, essaie de dormir un peu. Demain, il fera jour. Je t'appelle après mon service du matin, ça va aller ?

– Oui... »

Elle avait suspendu sa phrase avant de reprendre :

« Fab ?

– Quoi ?

- Merci. Pour tout.
- De rien. À demain. Je t'embrasse. »

Entre-temps, il était retourné sur la passerelle avant, son poste d'observation préféré, avec celui de la cheminée, sur le pont extérieur. De là, la grande bleue s'offrait à lui, imposante, libre. Furieuse parfois. Et le marin aimait se trouver minuscule devant elle. Heureux d'être dans la vérité du monde : le petit homme qu'il était, au milieu de l'immensité puissante qui ne savait rien de lui. Il aurait voulu que chacun, comme lui, fasse un jour l'expérience de sa propre insignifiance. À force de traversées, il avait appris sa juste place. Il en avait sans doute tiré son caractère taiseux qui passait *a priori* pour farouche, voire hostile. Les rares personnes dont il était resté proche parlaient plutôt d'un homme humble et discret. Lui se savait sombre, aussi. Résigné face à la bêtise et l'agressivité de ses pairs. La plupart du temps, il n'avait tout simplement rien à leur dire. Alors autant se taire, et contempler la mer et les gabians.

Ce coup de fil d'Angelica, à près de deux heures du matin, ce 1^{er} avril 2023, ne le rendrait pas plus optimiste : Marseille n'en finissait pas de tomber sous les balles. Et pour une fois, il aurait préféré que son amie de toujours ait autre chose de mieux à faire que de lui téléphoner.

Quand ils étaient minots, c'était de l'autre côté de la ville qu'ils habitaient. Le hasard les avait faits voisins, chemin du Mauvais-Pas – ça ne s'invente pas, une adresse pareille !

Charles – Fab viendrait plus tard – était de deux ans l'aîné d'Angelica, mais tous deux fréquentaient la même école de la Madrague de Montredon, rue de la Verrerie. Et comme leurs pères respectifs étaient mécanos sur les porte-conteneurs et revenaient par le même bus de ville, chaque retour au bercail se soldait par un joyeux apéritif. Tantôt chez Tommaso, l'Italien, tantôt chez Toussaint, le Corse. C'est ainsi que Mélinée et Lésia, les épouses, étaient devenues proches et s'entraidaient lorsque les hommes étaient en mer : elles se relayaient pour aller chercher les petits à l'école, faisaient les courses pour deux – elles *allaient aux commissions*, comme on dit à Marseille. Et les deux enfants s'étaient côtoyés d'autant plus naturellement qu'ils étaient fils et fille uniques. Jusqu'au collège, ils avaient donc grandi comme grand frère et petite sœur, chahutant et se chamaillant, ne ratant jamais une occasion d'aller faire du vélo ensemble ou de jouer dans les vagues en contrebas des petites maisons. Leurs chambres étaient mitoyennes : ils avaient l'illusion de vivre dans le même logement. Pour ainsi dire la même famille. Une année, à Noël, tous deux avaient convenu qu'ils commanderait le même cadeau : des talkies-walkies. Comme des agents secrets. Ainsi, même après

que les mamans avaient décrété le couvre-feu, ils pourraient parler encore. Et rire.

Ensuite, lui était entré en sixième, au collège Marseilleveyre de la rue Parangon. Au bout de quelques mois, Angelica l'avait constaté : son voisin était moins disponible pour aller débusquer les crabes ou faire un Monopoly. Peu à peu, ils s'étaient moins vus. Leurs chambres s'étaient comme éloignées. Les talkies-walkies avaient pris la poussière. Angelica avait gardé le sien longtemps encore sur sa table de nuit. Puis elle l'avait remisé. Parfois son grand frère perdu passait devant le petit portail de bois, faisant mine de ne pas la voir et allongeant le pas pour rejoindre la nationale au-dessus, à la rencontre de ses nouveaux copains. Par eux, il se faisait appeler Fab. Au début, les mercredis après-midi, elle montait jusqu'au petit terrain pour les regarder jouer au foot, mais elle avait arrêté le jour où elle s'était entendu dire par l'un des adolescents : « Oh, Petite ! On a *quillé* le ballon. Tu vas nous le chercher *steuplé* ? » Elle avait escaladé le talus et était passée derrière le grillage. Quand elle était revenue sur le terrain, son voisin n'avait même pas daigné la regarder ni lui sourire. Alors elle était partie pour ne plus revenir. Sans un mot, sans une explication, sans une dispute, la rupture s'était ainsi faite. Et Angelica s'était ouverte à d'autres amitiés. À d'autres petits bonheurs d'enfance. À d'autres connivences.

Les enfants grandissant, les mères s'étaient moins vues, elles aussi. Seul le retour des pères réunissait les anciens amis, mais ça n'était plus pareil. Le temps était passé. Angelica avait poussé et oublié qu'elle avait eu un grand frère. Elle était redevenue fille unique. De son côté, tranquillement, elle avait fait son bout de chemin, continuant d'être une bonne élève. Lui le savait, malgré la distance toute récente : sa mère, en faisant la vaisselle ou en servant les assiettes, lui donnait des nouvelles de temps en temps : « Charles, j'ai croisé Lésia ce matin à la boulangerie ! Elle te passe le bonjour ! Angelica est déjà en seconde au lycée Marseilleveyre. Que ça passe vite, mon Dieu ! Vous ne vous voyez plus, si ? »

Il éludait. Cela faisait déjà trois ans qu'il avait bifurqué au lycée hôtelier de Marseille. À l'époque, il n'avait pas encore été rebaptisé lycée Passédat. Angelica, c'était la gamine qui ne l'intéressait plus. Avec les filles désormais, il avait d'autres jeux en tête. Certaines de ses camarades n'avaient pas froid aux yeux. Un jour, il avait même pu toucher les seins de Magali, dans la chambre froide. Le prof était en cuisine. La lycéenne avait planté son regard dans les yeux du jeune homme en signe de défi. Il ne se l'était pas fait dire deux fois. Depuis le temps qu'il en rêvait ! Pendant qu'ils se pelotaient, le cœur battant, ils entendaient le chef beugler ses consignes à la brigade.

Et puis, il y avait eu ce loto organisé par le centre social du quartier. La température était étonnamment

estivale en ce mois de mars. Les pères s'étaient chargés du barbecue. Merguez pour tout le monde. Et *pastaga* dans les gobelets en plastique. Les mères riaient à gorge déployée en répartissant la salade géante tomates-basilic dans les assiettes en carton. Les enfants jouaient sur le terrain vague : les filles à l'élastique, les garçons au foot. Personne ne surveillait les plus grands, juchés sur les rochers, en contrebas. Les bouteilles de Heineken s'échangeaient, les cigarettes qui font rire passaient de main en main. Angelica avait tendu un joint à Charles qui n'avait pas su lui dire qu'il n'avait jamais fumé. À travers le nuage épais qu'il avait crapoté, il avait d'abord remarqué ses cils. Si longs, si recourbés qu'il avait dû baisser le regard. Il avait pensé que sa voisine avait bien changé. Et que sous son chemisier, elle avait plus de seins que Magali. Angelica avait bientôt réclamé une soufflette à Nico. Elle avait approché sa bouche à quelques centimètres à peine de celle du fumeur de quatre ans son aîné. Quand elle avait goulûment aspiré le nuage blanchâtre, les yeux grand ouverts, résolument plantés dans le regard de Charles, il avait compris qu'il n'avait rien compris jusque-là. Qu'il avait vraiment loupé quelque chose. Et qu'il avait été con.

Pendant tout le pique-nique, il avait ruminé ses mauvais choix.

Heureusement pour lui, la jeune fille n'avait pas l'intention d'attendre et avait pris les devants : au moment du dessert, d'une voix sonore, elle avait dit à son père

et à sa mère qu'elle était *complètement crevée*, et qu'elle allait rentrer. Un dernier battement de cils avait donné au jeune homme le cran dont il manquait. Quelques minutes plus tard, il l'avait rejointe. Il n'en menait pas large. Elles l'attendaient, elle et ses longues jambes dorées, croisées haut sur le petit banc de bois, devant le portail de sa maison. Le même banc où ils se rejoignaient, à six ans, pour aller explorer les rochers.

Alors dans sa chambre à elle, cette nuit-là, ils s'étaient lancés à corps perdu dans d'autres explorations.

Vingt-huit années plus tard, pour lui, ce souvenir lumineux venait toujours éclairer la voûte du ciel au-dessus du géant de Corsica Linea qui fonçait droit dans la nuit. Vingt-huit années plus tard, il avait quarante-cinq ans, il était célibataire et Angelica était mère d'un petit Charlie, huit ans, dont il n'était pas le père. Il songea que sa vie était faite de rendez-vous manqués. Certes, en pleine nuit, effrayée, c'était lui qu'elle appelaient. Mais il aurait pu être autre chose que cet ami, ce grand frère qu'il était redevenu pour elle. Quel gâchis ! S'il n'avait pas eu le sang si chaud à dix-huit ans, s'il n'avait pas été si sûr de lui et de la solidité de leur jeune couple à l'époque !

Il repensa à la soirée qui avait tout fait basculer. Leur groupe s'était réuni au bord de l'eau comme chaque week-end dans un joyeux désordre. On avait rapporté une palette sur les rochers et les flammes donnaient

une belle lumière et de la chaleur. Des Italiens et des Italiennes s'étaient greffés à eux : un échange linguistique avec les Terminales du lycée général. Chacun était un peu en représentation devant ce public nouveau.

Et voilà qu'une des Milanaises l'interpelle : « *Sei un cuoco, Fabrizio ?* »

Angelica s'esclaffe et son rire embarque tous les autres à sa suite.

Et elle qui en rajoute :

« *Fabrizio ?!* Depuis quand tu t'appelles Fabrizio ?! Tu leur as pas dit que c'était Charles, en vrai, ton nom ? Carletto, à la limite ! Carletto, le cuistot ! C'est moins sexy, Carletto ! »

Il avait tenté de se défendre. En vain. Il n'avait pas pensé que c'était la jalousie qui parlait par la bouche d'Angelica. Il n'avait pas saisi qu'elle avait terriblement peur de perdre son amoureux. Qu'elle se sentait vulnérable face à ces rivales à l'accent chantant devant lesquelles il faisait le beau.

Non, ce soir-là, il s'était juste senti rabaisonné comme jamais. Par sa propre petite amie. Devant tout le monde. Alors Charles, qui ne voulait qu'être Fab, s'était braqué, profondément vexé. Il avait pris ses affaires, en profitant quelques insultes aux moqueurs :

« *Vaffanculo !* »

C'était à peu près ses seules connaissances en italien.

Puis il était parti rageux. Derrière le talus, Angelica avait cherché à le rattraper :

« Oh, allez quoi ! Tu vas pas en faire tout un plat ! »
Et puis, encore un peu légère et passablement éméchée, elle avait ajouté en ricanant :

« Carletto, ça te va bien, aussi ! »

Il avait fait volte-face et la jeune fille avait enfin réalisé la profondeur de sa rage. Il avait pointé un index sévère vers elle et avait assené ces mots :

« T'avais pas le droit. Et je laisserai pas passer. »

Il avait tenu parole : pendant des semaines, il lui avait refusé le moindre mot. Même Mélinée avait tenté d'intervenir, ne comprenant rien de la soudaine mauvaise humeur de son fils. Mais il ne voulut jamais lui parler de cette soirée ni revenir sur sa sentence.

« Angelica et moi, c'est mort. »

Dans la foulée, il s'était fait pincer pour de menus vols à l'épicerie du coin et chez le marchand de journaux. Les commerçants s'étaient plaints à sa mère. Au retour du père, le jeune homme avait dérouillé. La goutte d'eau, ça avait été la convocation au lycée hôtelier : Charles avait manqué de respect à un professeur. Celui-ci l'avait sorti manu militari de la cuisine. Le proviseur avait prévenu : à la prochaine incartade, le lycéen serait définitivement exclu. L'équipe pédagogique refusait de risquer la réputation de l'établissement : un apprenti cuisinier qui ne se plierait pas à l'autorité d'un restaurateur de la région lors d'un stage, c'était inenvisageable. Ils n'hésiteraient

donc pas à rayer Charles des listes et il en serait terminé de son projet de baccalauréat.

Encore aujourd’hui, la voix du père résonnait dans l’esprit du marin. Une voix qui cachait mal sa colère :

« Monsieur, comme vous, je ne tolérerai aucun nouveau faux pas de mon fils. Écoutez, je suis chef mécanicien sur un cargo. On embarque la semaine prochaine. Pendant un mois, nous sillonnons l’Atlantique. Il leur manque un commis en cuisine. Je vous propose quelque chose : je fais embarquer Charles avec moi. Ce sera son stage. Je vous garantis qu’il va bosser. Et qu’il va apprendre la discipline et la rigueur. La mer, ça va le mettre au pli. Et quand il reviendra, il ne restera que quelques semaines avant l’examen. »

Voilà comment le jeune homme quitta Marseille. Sans prévenir Angelica. Voilà comment elle considéra que leur rupture était consommée. Lorsqu’au bout de trois semaines, le cargo revint à quai plus tôt que prévu pour avarie, il vit son père rester à bord presque à regret : la mer avait été rude, mais elle lui avait donné la légitimité qui lui faisait défaut. Être de cet équipage d’adultes lui avait conféré une vraie valeur. L’accolade de son père restait son souvenir familial le plus précieux.

D’autant qu’à l’occasion de ce retour surprise, à quelques centaines de mètres de chez lui, sur un vulgaire terrain vague, Charles surprit sa mère dans les

bras d'un homme. Dans une voiture de flic. Il en avait pleuré de rage et de tristesse en l'attendant, attablé dans la cuisine de la petite maison du Mauvais-Pas. En guise de retrouvailles, une très violente dispute éclata. Il ne défit même pas son paquetage. Avec son linge sale et sa rancœur en bandoulière, il reprit le bus jusqu'au port de la Joliette. À cette époque, le môle J4 et ses hangars étaient toujours debout. Ils barraient encore la vue vers la mer. Charles passa derrière sans se retourner. Il rempila pour un mois avec son père et les autres, affirmant que l'amour du large l'avait seul décidé.

En fait, il n'était plus rentré, enchaînant les rotations, ne mettant pied à terre que quand les escales n'étaient pas à Marseille. Il redouta un temps les questions de son père, mais ce dernier ne lui en posa aucune. Charles sentit bien peser sur lui son regard différent, un peu triste. Et puis ce fut tout. Après Angelica, c'était sa mère qui l'avait déçu. La mer, elle, ne trahirait pas son cœur. Il ferait donc une carrière de marin. Voilà ce qu'il s'était dit.

Et puis l'accident avait eu lieu. Brutal, injuste.

En pleine tempête au milieu de l'océan, alors qu'il réparait une ligne de l'arbre d'hélice, Tommaso Fabiano, cinquante-trois ans, avait été écrasé par un piston. Charles avait été appelé en urgence aux machines. Juste le temps pour le fils de lui dire les mots qu'il ne lui

avait jamais dits. Juste le temps pour le chef mécano de demander à Charles de pardonner à sa mère : Tommaso savait qu'elle réchauffait ses nuits de solitude auprès d'un autre, et il l'avait accepté, d'une certaine manière.

Bouleversé, Charles avait demandé à changer de navire. S'était fait second de cuisine sur un cargo mixte, fret et passagers, plus au nord encore. Le plus loin possible du soleil implacable de Marseille. La compagnie Oceanex lui ouvrit les mers glaciales de Terre-Neuve. Auprès de ses nouveaux camarades, sans son père, il avait repris son surnom d'adolescent, Fab, pour ne plus le quitter.

C'était étonnant, comme les noms et les prénoms avaient compté dans son existence, pensa encore le marin, accoudé au bastingage du *Pascal Paoli* au beau milieu de la nuit.

Son père avait exigé que son fils se prénomme Charles : les parents de Tommaso, sympathisants communistes, avaient fui Mussolini et ses Chemises noires. À dix-sept ans, à peine mariés, ils s'étaient réfugiés à Marseille, comme tant d'autres. Fort de cet héritage politique dont il était fier, Tommaso avait tenu à rendre hommage au grand général de Gaulle comme il l'appelait : à ses yeux, il incarnerait toujours l'homme qui s'était dressé face à Hitler et au fascisme. Sans doute son épouse, enceinte, l'avait-elle pressenti : Charles, ça

sonnait vieillot et ça n'aurait pas la cote auprès des filles. Mais son mari avait été intraitable.

De son côté, Mélinée Derzakarian, d'origine arménienne, avait elle aussi brandi son fils comme un étendard identitaire. Maïda et Azad, ses propres parents, avaient réchappé du génocide : en 1922, ils avaient sept et huit ans. Et Marseille était devenue leur Erevan. Jamais ils n'avaient pu revenir sur leur terre par la suite. Mélinée en avait gardé une blessure mal cicatrisée. Alors, quoique cela ne se fit pas encore, elle avait décidé que, sur tous les documents officiels – et les autres –, elle inscrirait son fils sous ce double patronyme : Fabiano-Derzakarian. Il n'était pas question que le nom de ses chers exilés soit oublié.

Les parents du petit Charles Fabiano-Derzakarian lui avaient expliqué le devoir de mémoire, ils avaient affirmé que nos noms nous représentaient bien davantage que le timbre de notre voix ou les vêtements que nous portions. L'enfant avait intégré cela sans sourciller, même si à l'école primaire, ce nom à rallonge avait compliqué son quotidien : il mettait toujours trois plombes à renseigner ses copies.

Mais ensuite, au collège, vite conscient que s'appeler Stéph' ou Lolo était autrement plus populaire que Charles, il avait détourné son nom de famille, Fabiano, pour se façonner une autre image : tous ses copains avaient fini par lui donner du Fab. Bientôt, seule Angelica se rappela le fond de l'histoire.

Perdu dans ses lointains souvenirs d'enfance, le marin aperçut bientôt les lumières de la Corse. Il connaissait la silhouette de l'île par cœur. Il songea qu'il aurait aimé apprendre à son père cet horizon-ci comme le mécano lui avait enseigné les côtes de la mer du Nord, de Calais à Rotterdam, jusqu'à Bremerhaven.

Après la mort de Tommaso sur le cargo, Charles profita de sa nouvelle affectation pour enterrer une seconde fois son prénom d'enfant, celui qu'Angelica avait ridiculisé en Carletto. En cela, jamais il n'eut le sentiment de trahir son père. Au contraire, il arborait pour tous son patronyme comme un médaillon : pour la seconde fois, il était Fab. Pour la seconde fois, chacun pensa qu'il était un Fabrice ou un Fabien. Une manière de renaitre. Et de reléguer les douleurs anciennes au fond de sa mémoire.

Même au bas des lettres qu'il avait écrites de loin en loin à sa mère, il signait ainsi. Il n'y évoqua jamais sa double vie avec le flic ; elle ne lui reprocha jamais d'avoir coupé les ponts. Et ils en restèrent là du passé : Fab y décrivait les paysages de sa vie de marin, relatait quelques événements de son quotidien à bord. Elle lui racontait un peu Marseille, à peine. Elle lui posait surtout des questions, lui témoignait son intérêt, lui souhaitait bonne chance. Puis le cancer l'emporta. Il fallut revenir. C'était en 2015.

Huit ans en arrière, compta-t-il en contemplant devant lui la ligne du pont, fil blanc dans la nuit noire. Il se souvenait encore de ce retour à Marseille, quittée depuis si longtemps. Il se souvenait encore de cette émotion qui avait serré son cœur à l'approche de la digue du Large. La Major était là, dans son habit noir et blanc de cathédrale byzantine. Le ciel était lumineux ce matin-là. La statue de Monseigneur de Belsunce semblait vouloir l'accueillir de ses deux bras ouverts : « Viens, mon petit... »

Il n'avait pas pris le bus cette fois ni un taxi : il avait marché. Marché le long des quais, marché jusqu'au fort Saint-Jean, fait le tour du Vieux-Port. En entier. En avançant lentement. Pour s'imprégner des lieux, des bruits, des voix, des odeurs. Et de cette lumière violente. Après le palais du Pharo, il avait changé son paquetage d'épaule, mais il avait poursuivi sa route. En franchissant le Cercle des nageurs, il avait renoué avec la mer. Redécouvert l'horizon, le château d'If et le Frioul. La Corniche l'avait inexorablement emmené de l'autre côté. Par-delà la frontière invisible du Prado. Puis, il était passé aux pieds du David, sous ses fesses rondes et blanches.

Plus loin commençait l'autre Marseille. Celle qui s'étire comme un chat paresseux au soleil. Celle qui prend son temps, alanguie sur les rochers blancs. Celle de la Pointe-Rouge et de la Vieille-Chapelle. Celle des cabanons et déjà bientôt celle de la promesse de cet

ailleurs à portée de main : les Calanques. Et *le bout du monde*, comme on disait ici.

Après des heures d'une marche épuisante pour ses muscles et revigorante pour tout son être, Fab emprunta avec stupeur le chemin du Mauvais-Pas : rien n'avait changé. Les plantes grimpantes avaient poussé bien sûr et, là, une façade avait été repeinte. Mais tout était en place. Les lieux comme les souvenirs.

Il sortit la grosse clé que, depuis le début de son périple, il tritaurait dans sa poche. Et qu'il tritaurait dans sa tête depuis que son père la lui avait léguée sur leur dernier cargo.

La serrure fit le même bruit qu'à l'époque. La maison de sa mère l'attendait. Fab sut à cet instant qu'il n'en repartirait plus jamais.

Il était de nouveau d'ici.

Sans doute en avait-il toujours été ainsi.

Mais il avait fallu qu'il parte et revienne pour s'en souvenir.

Fab avait des économies. Et il était habitué à vivre chichement. Pendant plus d'un an, il s'était contenté d'habiter ces murs. D'habiter sa vie. Sur la terre ferme. Mois après mois, il avait arpentré les collines. La ville, moins. Et puis peu à peu, la mer depuis le bord, ça ne lui avait plus suffi. Un matin, de sa terrasse, un géant d'acier avait croisé au loin. Fab décida dans l'instant de redevenir marin.

En 2016, la SNCM, héritière de la longue histoire maritime marseillaise, changea de main dans la douleur et, bientôt, Corsica Linea reprit le flambeau, habillant de rouge une flotte auparavant blanc et bleu. Avec son expérience, il fut immédiatement embauché dans les cuisines. La plupart du temps, il faisait la traversée entre Corse et continent sur le *Pascal Paoli*, l'un des sept cargos mixtes ; il lui arrivait aussi d'embarquer pour la Tunisie ou l'Algérie, sur le *Danielle Casanova* ou sur le *Méditerranée*, les deux ferries.

Entre-temps, il avait reçu une carte postale du village perché de Furiani. Ou plus exactement sa mère. C'étaient Lésia et Toussaint Filippi, les parents d'Angelica, qui souhaitaient la bonne année à Mélinée, et proposaient à leur ancienne voisine de venir leur rendre visite. Ils possédaient un petit appartement, à côté de leur maison. Ils le louaient l'été. Elle pourrait venir y passer quelques semaines cet hiver.

Ils ignoraient donc qu'elle était morte l'année précédente. Elle avait dû leur cacher sa maladie, pensa Fab. Il prit sur lui et leur téléphona. Il leur dit l'essentiel : son décès à elle. Son retour à lui. Marseille. Ils étaient désolés. Désolés de cette nouvelle. Désolés d'avoir laissé le temps faire son travail de sape. Désolés d'avoir abandonné Mélinée. D'avoir cru qu'elle n'avait pas besoin d'eux. Fab les réconforta comme il put. Il serait le bienvenu, lui aussi, s'il voulait. Avant de raccrocher, Lésia Filippi évoqua sa fille Angelica : oui, elle était

toujours à Marseille. Dans le deuxième arrondissement. Dieu merci, elle allait bien. Elle était assistante sociale. Oui, ça, c'est sûr, y avait du boulot ! Non, elle n'était pas seule. Enfin si : elle avait un enfant. Mais pas de père pour lui. Si c'était pas malheureux, ça ! Charlie, il s'appelait. Oui, un fils. D'un an à peine. Elle l'avait eu sur le tard, c'était pour ça...

Lésia et Toussaint avaient vu le petit, pour la Noël. Ils l'avaient gardé avec eux presque dix jours, au village. C'était un amour. Un vrai petit ange ! Et même Toussaint, tout bourru qu'il était, il en était fada !

Après toutes ces révélations, Fab s'était entendu demander le numéro de téléphone d'Angelica.

Quelques jours après, il avait composé les dix chiffres. Il y avait sept ans de cela déjà.

Depuis, ils se voyaient assez régulièrement. Chaque fois qu'Angelica en avait envie et que Fab n'était pas embarqué. Il ne savait rien de sa vie sentimentale. Elle ne lui demandait jamais rien à ce sujet non plus. Parfois, ils partageaient un gueuleton ou se faisaient une expo au MUCEM ou à la Vieille Charité. Aussi, il la dépannait quand elle avait un pépin de bagnole ou quand la maîtresse de Charlie était en grève. Et tout à l'heure, en pleine nuit, c'était Fab qu'elle avait appelé. Mais ils ne prenaient pas de vacances ensemble et n'avaient jamais remis le couvert.

Décidément c'était bien vrai, se répétait-il : sa vie était faite de rendez-vous manqués. Oui, il aurait pu être autre chose que cet ami, ce grand frère qu'il était redevenu pour elle, mais ça ne s'était pas fait.

Le marin songea pour la énième fois que lui-même ne serait jamais père.

Mais qu'elle avait appelé son fils Charlie.
Charlie !